L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS.

SAMEDI, 10 JUIN 1893.

WEST END.

Le temps semble décidément remis. Après une demi-interruption qui, occasionnée par des pluies battantes, a duré près d'une semaine, pendant laquelle, les musiciens ont été condamnés à jouer presque dans le désert, la foule a commencé, hier et avant-hier, à reprendre le chemin du West End.

Ce n'est, vraiment, pas malheureux et il est à espérer que nous en avons fini avec cette méfiante série d'ondées torrentielles. Il est vrai que la St-Médard en était de cette malencontreuse et larmoyante semaine. Mais qu'on ne s'en effraye pas trop. Il n'y a rien de menteur comme un proverbe, chacun sait cela.

St-Médard n'a jamais aimé la pluie, pas plus du reste que M. Levy, qui n'a jamais pu la souffrir, et qui lui a fait la nique hier et avant-hier, en jouant à ravir les plus jolis morceaux de son répertoire.

Il inaugurait son nouvel engagement, jeudi, croyons-nous, par l'exécution de deux ou trois mélodies de Schubert, entr'autres, le célèbre *Ave Maria*, avec un velouté de son, une profondeur de sentiment qui lui ont valu de chaleureux bravos.

Le programme de la soirée était, du reste, très varié et très attrayant. Au milieu de morceaux déjà connus, d'ouvertures populaires, de fantaisies sur des opéras restés célèbres, il s'est glissé pas mal de nouveautés qui ont vivement intéressé le public et que l'on entendra de nouveau, avec plaisir.

Ce soir et demain, grand concert. Espérons que la pluie ne viendra pas contrarier ces deux jolies soirées.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 10 Juin 1893.—Indications pour la Louisiane : Temps beau, vents du d'est à sud.

Température du 9 juin 1893. Thermomètre de R. J. Chubbs, Opticiens No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	78	23
12 M.	82	25
3 P. M.	86	27
6 P. M.	84	26

Mariages, naissances et décès, inscrits au Bureau de l'état civil pendant les dernières 24 heures.

MARIAGES.—William Barry à Mlle Lizzie Clery ; Frank Stitch à Mlle Joséphine Wiedmann ; Adrien Remond à Mlle Victorine Reucaud ; Wm. Smith, Jr., à Mlle Mary Bishop.

NAISSANCES.—Mmes Alex F. Moore une fille ; Andrew Marmouget un garçon ; Charles E. Cormier, un garçon ; Albert Guardia, un garçon ; James C. Tray, une fille.

DÉCÈS.—Veuve J. J. Prats, 40 ans, 112 rue Bourbon ; Alphonse D. McCaleb, 8 mois, 234 rue Tonnelière ; Andrew Moldis, 11 mois, 144 rue Mandeville ; Gertie Paul, 2 ans, 41 rue Pédrix ; Corina Lloyd, 14 ans, 469 rue Melpomène ; Veuve Julie M. Hetzer, 45 ans, 586 1/2 rue Barème ; Veuve Alice Cullum, 58 ans, coin St-Claude et Louisa.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Mme J. D. Crawford à Wm H. Hoffman, deux terrains bornés par les rues Camp, Félicité, Ste-Marie et Chestnut, $4,100.

S. Reinach à H. Body, un terrain borné par les rues Deuxième, Locust, Troisième et Freret, $3,377.

Hibernia Insurance Company à Geo. H. Benoer, neuf terrains bornés par les rues Gasquet, Palmyre, St-Patrick et Bernadotte, $900.

Mme J. O'Haia et als à E. H. Chadwick, un terrain borné par les rues Roman, Prieur, Conti et St Louis, $1,000.

Thomas Sully à Ernest Wallez, deux terrains bornés par l'avenue Carrollton, les rues Short, Jeannette et Cinquième, $1,500.

S. Reinach à H. Unterainer, un terrain borné par les rues Deuxième, Locust, Troisième et Freret, $337.

Succession de H. T. Venard à Wm D. Seymour, sept terrains bornés par les rues Carter, Baronne, Valence et Dryades, $4,085.

Antoine Castel à A. S. Leclerc, un terrain borné par les rues Royale, St-Pierre, Bourbon et Orléans, $8,000.

Mme Dr John Carter à Frederick Ernest, un morceau de terre borné par les rues Deuxième, Troisième, Camp et Magazine, $16,000.

Veuve Calve au Orleans Levee Board, un morceau de terre borné par le Chemin Public, la rue Walant et le Parc Audubon, $300.

J. H. Starck et als à Mlle Anna Starck, un morceau de terre borné par les rues Jackson, Nord Philip, Brainard et Baronne, $900.

Veuve S. J. Witherspoon au Crescent City Land and Improvement Company, un morceau de terre de l'avenue St-Charles et Marly à la rue Claiborne et un lot de terre borné par l'avenue St-Charles, la propriété Foucher et les limites inférieures de Greenville, $250,000.

Joseph Schwartz à Maurice M. Levy, un terrain borné par les rues Canal, White, Gasquet et Broad, $2,000.

Henry Glassier à Albert J. Gasquet, un terrain borné par les rues Pension, Laurel, Général Taylor et Constance, $1,000.

Benjamin Ory à Ludwig Schorer, un terrain borné par la rue St-Denis, Troisième, St-Patrick et Quatrième, $900.

Accident.—Vers 4 heures de l'après midi, Joe Abaldie, un journalier qui réparait la voie du chemin de fer à environ un quart de mille du West End, a été renversé par la locomotive No 1 et légèrement blessé à la tête et au nez. Il a été transporté à la Nouvelle Orléans où il a reçu les soins de l'interne de l'Hôpital de Charité.

Vols.—Vers 4 heures de l'après-midi, un étranger nommé Chas McCarthy, qui demeure au No 111 de la rue St Charles est entré au No 63 de la rue Bourgogne où une femme lui a volé une somme de $63.

—Un inconnu qui s'est introduit hier matin vers 5 heures chez M. N. Schonfield, No 343 rue Villeré, y a volé plusieurs objets évalués $25.

—Hier, vers midi, Mme Wirling, qui demeure au No 373 de la rue Perdido, a confié à un jeune nègre une somme d'un dollar pour aller à la grocerie, mais l'enfant a été arrêté par un nègre qui lui a volé son argent.

3me bataillon d'infanterie—Le 3me bataillon d'infanterie a été passé en revue hier soir par les officiers suivants :

Col. A. E. Morphy et major A. K. Amaker.

Le bataillon, Cie A, est composé de 38 hommes et commandé par le lieutenant L. A. Mothe.

Compagnie B—Capt. P. P. Viosca ; Lieuts H. P. Hester, J. L. Moth, Jr : 42 hommes.

Compagnie C—Capt W. S. McElroy ; Lieut I. Appolonio et 35 hommes.

Le major L. F. Bouchereau, commandait avec son état-major ; Capt. N. Labouisse.

Adjudant-capt. P. L. Fourchy, d'ordonnance.

Capt. Chas Labretonne, O. M. ; Sergt-major G. Fernandez, Jr, Qmr. M. P. Bosha.

Dîner de fin d'année.—Les gradués de la Classe senior du Collège Tulane se sont réunis hier soir chez Antredo, au West End, pour célébrer l'heureux couronnement de leurs études par un magnifique dîner.

Le plus parfaite gaîté n'a cessé de régner pendant cette réunion intime qui précède de quelques jours une plus grande fête bien autrement attendue, celle des exercices de fin d'année, qui auront lieu jeudi prochain à midi, au Grand Opera House.

Ceux qui ont pris part à la fête d'hier sont MM. Ed. Pierson, Joe O Dasspit, I. G. Kittredge, R. T. Hardie, J. C. Barr, H. F. Caldwell, E. H. Bloch, G. L. Tebbenhof, P. A. Thibaut, L. H. Baskas, M. V. Haulard.

Arrivée de W. S. Brong.—W. S. Brong, le chanteur de M. Chas. Barlejo, qui avait détourné $400, a été ramené hier au ville. Après comparution devant le premier Président, il a été envoyé à la prison de Paroisse.

Mort.—Pat. Gordon, le conducteur de char qui avait été attaqué il y a quelques jours près du Parc Audubon et avait eu la gorge coupée, est mort à l'hôpital.

Le nègre que l'on suppose l'avoir assassiné est à la prison de paroisse.

Jambe cassée—J. W. Morris, qui habite rue Royale No 149 et est employé à la construction d'un immeuble aux Calliope et Front, a eu, hier matin, la jambe gauche cassée par le poids d'un "pilé driver" que le mécanicien avait laissé retomber avant le moment voulu.

Blxe.—A 11 heures du matin sur la levée, au pied de la rue Deslonde, un nommé Bob Johnson a légèrement blessé d'un coup de couteau au côté gauche de l'abdomen, un nègre du nom de Chester Walker avec lequel il avait eu une querelle. Tous deux ont été déroulés au poste de police de paroisse.

La Salsepareille d'AYER

Est supérieure à toutes les autres préparations se disant dépuratifs du sang. La première de toutes, parce que le principal ingrédient employé à sa fabrication est l'extrait véritable de la racine de salsepareille de l'*Honduras*, la variété la plus riche en propriétés médicinales.

Guérit le Catarrhe

Aussi, parce que la Bardane Jaune est cultivée expressément pour la Compagnie et est toujours fraîche et de la meilleure qualité. Avec un soin égal et judicieux, chacun des autres ingrédients est choisi et combiné. Elle est

La Médecine Supérieure

parce qu'elle est toujours la même, en apparence, goût et effet. Elle est grandement concentrée, et de petites doses seulement sont nécessaires. Elle est, en conséquence, le dépuratif du sang le plus économique qui existe. Elle rend les aliments nutritifs, le travail agréable, le sommeil réparateur et la vie pleine de bien-être. Elle recherche toutes les impuretés dans le système et les expulse sans faire de mal par les voies naturelles. La Salsepareille d'AYER donne à la démarche l'élasticité, et aux viellards et aux infirmes, la santé, les nouvelles forces et la vitalité.

Guérit LES SCROFULES

La Salsepareille d'AYER,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix $1 ; six flacons, $5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

INCENDIE.

Le feu a détruit les immeubles suivants :

No 555 rue Bienville, occupé par M. Charles Patterson et appartenant au même. Assurance de $500 à la Compagnie Teutonia sur le mobilier.

L'immeuble est assuré pour la même somme à la même compagnie.

No 551 rue Bienville, habité par la veuve Carey et lui appartenant. Assurance de $1,100 à la compagnie Teutonia.

No 557 rue Bienville, occupé par Anna Smith, et lui appartenant. L'immeuble est assuré pour $950 à la compagnie Mutuelle des Marchands.

No 561 rue Bienville, occupé par Adams Shade et lui appartenant.

L'immeuble est assuré pour $950 à la compagnie Germania.

Le cottage situé coin des rues White et Bienville et 16 endommagé pour environ $1,600. Il est assuré pour $2,600 à la compagnie Home.

Le cottage double situé rue White, entre Conti et Bienville, appartenant à T. D. Becker et occupé par lui, a reçu environ $300 de dommages. Il est assuré à la Compagnie d'assurances du Milwaukee pour $3,500.

Le No 554 de la rue Bienville appartenant à la veuve Carey a reçu pour environ $300 de dommages couvert par une assurance de $1,600 à la Compagnie Germania.

Le mobilier de l'agent Quillon a été endommagé pour environ $100.

L'alarme a été donnée à la boîte No 154 par l'agent Quillon.

Les pompiers sont sauvegardés à blâmer pour la lenteur avec laquelle ils ont répondu à l'alarme et ils sont responsables d'une partie des dégâts, car l'eau ne manquait pas dans le voisinage, et leur prompte arrivée aurait pu sauver plusieurs maisons.

Au contraire, leur retard a permis aux flammes de se propager. Les conducteurs paraissaient être effrayés de leurs chevaux auxquels ils ne laissaient pas leur libre allure et passage des pompes sur la rue du Canal, plus d'une personne leur en a fait l'observation.

FATALE RENCONTRE.

Une rencontre qui a eu des suites déplorables, a eu lieu jeudi, à St-Gabriel, paroisse Iberville, entre M. E. D. Lâche, un planteur rigier, qui est aussi membre du Board des Levées du Pontchartrain, et M. Paul Jumel, fils de l'ex-auditeur d'Etat.

M. Jumel père et M. Lâche avaient en ce temps dernier une violente discussion, et depuis 3 ans les deux familles n'étaient pas en bonne intelligence.

Jeudi, M. Jumel ayant rencontré M. Lâche dans le magasin de M. Williams, a touché la main à toutes les personnes présentes, sauf M. Lâche, disant qu'il touchait toujours la main à un gentleman.

M. Lâche a ignoré cette provocation et Jumel est sorti, mais pour revenir bientôt et et faire feu sur M. Lâche. Celui-ci a envoyé une balle dans le cœur de son adversaire qui faisant feu une seconde fois avant de tomber à la renverse pour ne plus se relever, l'a atteint au cou.

M. Lâche a été transporté à l'Hôtel-Dieu et le Dr Miles appelé à examiner la blessure l'a déclarée extrêmement grave.

M. Lâche est marié et père de quatre ou cinq enfants.

Mœurs faites.—Hier matin, à 5 heures, une négresse nommée Celia Johnson, âgée de 49 ans, a été trouvée morte, assise sur le seuil de sa porte, rue Robertson, entre Annette et St-Bernard.

ATHENEE LOUISIANAIS.

Concours de 1893.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

DU TOUR LES ARCHIVISTES FRANÇAIS DU XIXème SIÈCLE, PROSATEURS OU POETES, QUEL EST CELUI QUI VOUS PLAIT LE PLUS, ET POUR QUELLES RAISONS.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier régié, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On remettra, pour la circonstance, tous les diplômes d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 725.

Z.... est un riche banquier, fort soi, qui adore la réclame.

—Dites donc, demandait il à un chroniqueur connu, parlez donc de moi dans un de vos articles ; prêtez-moi un bon mot.

—Impossible, reprend le chroniqueur. Je vous le prêterais bien, mais vous ne me le rendriez pas.

Une présentation à la campagne :

—Madame, je vous présente un de mes amis, brave cultivateur, qui, croyez-moi, beaucoup moins soi qu'il n'en a l'air.

—Madame, riposte le campagnard, c'est la différence qu'il y a entre moi et moi.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Horrible accident

Effondrement du Ford's Theater où fut assassiné Lincoln.

QUATRE CENTS

employés du gouvernement pris sous les décombres.

Morts et blessés sont retirés en présence de milliers de curieux, de parents et d'amis.

Les hôpitaux sont encombrés.

Les troupes sont envoyées sur les lieux pour faire le service d'ordre.

Détails de la catastrophe.

Washington, 9 juin—Le Ford's Opera House, où le Président Lincoln fut assassiné vient de s'écrouler. Environ 300 employés du gouvernement qui s'y trouvaient ont été précipités des divers étages.

Washington, 10 h. 15—Le rez-de-chaussée affaissé par les travaux d'excavation a cédé et entraîné les trois autres étages où se trouvaient des centaines d'employés.

Les morts et les blessés sont dégagés par la police le plus rapidement possible.

Toutes les ambulances sont sur les lieux. On craint qu'il n'y ait au moins cent victimes.

Quelques employés ont sauté par les fenêtres du troisième étage.

Les murs sont encore debout, mais tous les étages sont tombés au rez-de-chaussée.

L'immeuble avait été déjà signalé comme dangereux et incapable de supporter le poids considérable des registres du Bureau des pensions et du Département de la guerre, qui y étaient accumulés.

Tous les employés étaient des hommes.

Washington, 10 heures 25—Il y avait plus de 400 employés. Il n'en est probablement pas un qui n'ait été blessé. On a retiré jusqu'ici 28 personnes.

Le Emergency Hospital est encombré de morts et de blessés.

Les blessures, par suite de la nature de l'accident, consistent surtout en lésions internes, et membres cassés. Des milliers de personnes entourent le lieu de l'accident, et la ville entière est dans une extrême agitation.

Washington, 9 juin—10:30 heures—Un des ouvriers, un nègre qui était employé aux travaux d'excavation et qui en a été quitte pour quelques légères blessures, dit :

Je leur ai prédit hier l'accident, car chaque fois que l'on passait sur le plancher, il cédait.

Je me suis enfui aussi vite que j'ai pu. Il y avait vingt ouvriers au travail avec moi. J'ignore ce qu'ils sont devenus.

Aussitôt que possible on dressera une liste des morts et des blessés.

Washington, 10:45 heures A. M.—On vient de retirer 8 cadavres des décombres. Ils n'ont pas encore été reconnus.

Le général Schofield a envoyé des troupes du Fort Meyer sur le lieu de l'accident.

Le ministre de la marine a envoyé tous les médecins de la marine et ouvert aux blessés l'Hôpital Maritime.

Le commandant du chantier de marine a reçu l'ordre de donner son concours.

Washington, 10:50 heures A. M.—On craint qu'il ne reste encore 80 cadavres sous les décombres. On vient de retirer le corps d'un des employés nommé H. S. Miller, de l'Ohio, et un inconnu horriblement mutilé qui a été transporté à l'Hôpital.

Voici une liste partielle des blessés qui se trouvent à Emergency Hospital :

P. Coirat, C. Metcolf, H. Dewey, W. Le Chare, E. N. Test, Kughler, P. Ames, C. E. Miller, C. P. Hathoway, E. M. Pattrick, J. H. Stewart, F. F. Sinaus, Louis Dunopy, G. N. McLoughlin.

Washington, 9 juin, 11 heures. — On vient de transporter à l'hôpital le corps d'un jeune homme dont on ignore l'identité.

Cela porte jusqu'ici à 11 le nombre des morts. Mais chaque minute de retard dans le sauvetage de ceux qui sont ensevelis sous les débris peut avoir pour eux de fâcheux résultats. On dit qu'il y a encore 60 employés à retirer des décombres. Les pompiers et les agents de police travaillent courageusement. La cavalerie est arrivée et maintient la foule à l'écart.

Washington, 9 juin—Des centaines d'êtres humains enterrés par la chute des murailles d'un immeuble que l'on savait être dangereux, des vies humaines sacrifiés sous des tonnes de briques et de fer, des centaines de personnes défigurées et estropiées pour la vie, d'heureuses familles plongées dans le désespoir, des femmes appelant leurs maris, des enfants leurs pères, des mères leurs fils, et pas une réponse à ces appels, tel est le tableau incomplet du désastre qui plonge aujourd'hui la ville dans le deuil. Les mots sont impuissants à peindre l'horreur de l'accident, et l'imagination ne peut pas donner une idée complète de la scène dans toute son horreur.

L'accident s'est produit en un instant, et beaucoup d'employés qui venaient de se rendre à leur travail quotidien ne rentreront jamais chez eux.

Les femmes qui ont embrassé leurs bien aimés ce matin, n'auront ce soir que des visages glacés ou défigurés où poser leurs lèvres.

D'autres villes ont été frappées de grandes calamités, détruites par le feu, ou les inondations, ravagées par les épidémies, mais dans la capitale des Etats-Unis il vient d'y avoir une catastrophe sans pareille, dont il faut chercher la cause dans la négligence du gouvernement trop parcimonieux pour faire les dépenses nécessaires pour protéger la vie de ses employés.

Il était 9 heures 30 ce matin, lorsque les étages du Ford Theatre de la rue 10ème, occupé par le Bureau des Pensions, se sont effondrés comme un château de cartes. A chaque étage il y avait beaucoup d'employés qui sans aucun avertissement ont été entraînés dans la terrible chute.

Les planches étaient supportées par des traverses en fer, pas assez solides pour soutenir les murailles, mais assez pesantes, hélas, pour écraser des êtres humains.

Les murs étaient faits de briques que retenait mal un mortier désagrégé et les poutres étaient vermoulues.

C'est dans ce bâtiment que le gouvernement avait réuni ses fidèles employés bien que les journaux eussent constamment signalé l'état dangereux de l'édifice et bien grand doit être le remords de ceux qui sont responsables de l'accident.

Il y a vingt-huit ans, un autre événement en passa entre les quatre murs de cette bâtisse.

La nouvelle s'en répandit aux 4 coins de la terre et partout elle jeta la consternation.

Celui qui y fut assassiné était le Président des Etats-Unis ; et aujourd'hui est immoulé fatal vient de finir dignement sa carrière.

Dans la foule, ceux qui avaient la faculté de songer à autre chose qu'à l'horreur de cette catastrophe, ont remarqué une curieuse coïncidence, à savoir : que la bâtisse où John Wilkes Booth assassina le Président Lincoln venait de s'écrouler et de tuer des centaines de personnes, le jour même où le frère de l'assassin allait être mis au tombeau.

Les superstitieux ont frémi, les autres se sont livrés à la réflexion.

Pendant le sauvetage, des hommes qui n'avaient jamais connu l'émotion ont pleuré comme des enfants et ont tourné la tête, pour ne pas voir, retirer des débris, les cadavres des victimes. Les femmes se sont évanouies.

Le chagrin gonflait tous les cœurs, tous les yeux étaient humides de larmes.

Le bâtiment qui s'est effondré aujourd'hui fut autrefois le Museum Médical de l'armée.

Il y a 40 ans les frères Ford, de Baltimore, l'achetèrent pour le transformer en théâtre. L'intérieur fut détruit, mais les murailles restèrent debout.

Quelques années plus tard, le théâtre fut détruit par un incendie et les frères Ford en construisirent un autre sur le même emplacement. C'est dans ce théâtre que fut assassiné le Président Lincoln un soir de Vendredi Saint par J. W. Booth. A la suite de cet événement, le gouvernement ferma le théâtre et l'acheta pour $150,000

De nouveaux l'intérêt fut réparé et le théâtre devint un musée unique au monde et qui coûta autant de travaux que d'argent. Il ne renfermait pas moins de 22 mille spécimens disposés avec beaucoup de soin. Il y avait dans cette bâtisse 427 employés et presque tous étaient au travail au moment de l'accident.

On faisait des travaux d'excavation dans cette bâtisse, dans le but d'y établir une usine pour l'éclairage à l'électricité, et d'après les renseignements fournis par des ouvriers, ils avaient creusé à une profondeur plus grande que celle des fondations, lorsque les murs ont commencé à s'affaisser avant qu'il fut permis de les consolider. Cette explication paraît assez étrange vu le fait que c'est l'étage supérieur qui a cédé le premier.

Les employés disent qu'ils n'ont été prévenus par aucun bruit ni aucune oscillation. Un craquement soudain s'est fait entendre, et tous ont été précipités avec les débris de planches et de mobilier. La nouvelle de l'accident s'est répandue avec la rapidité de l'éclair, et bientôt les abords de l'immeuble étaient noirs de monde.

Les femmes demandaient anxieusement à chacun des nouvelles de leur mari, de leur fils ou de leur frère, et les hommes, les larmes aux yeux suppliaient la police de les laisser arriver jusqu'aux débris, afin de s'enquérir de leurs parents ou amis.

Une alarme générale d'incendie a été donnée quelques minutes après l'accident et des voitures de ambulances de la ville ont été appelées.

Au plus vite, les pompiers et les agents de police ont formé une brigade, et ont organisé les secours.

En moins d'une heure, 25 personnes avaient été retirées des débris, et à chaque minute, on apportait une nouvelle victime étendue sur un brancard.

Les ambulances de la police et de l'armée, les voitures publiques et véhicules de toutes sortes ont été mises en réquisition pour transporter les morts et les blessé auxquels tous les hôpitaux de la ville étaient ouverts. Les commissaires du District de Colombie ont pris possession de l'immeuble et du voisinage et ont prêté leur concours aux sauveteurs. Le gén. Schofield a été envoyé sur les lieux pour s'assurer s'il était nécessaire d'envoyer des troupes.

Par suite de l'excellent service de la police, les sauveteurs n'ont pas été gênés par la foule et en assez peu de temps les débris avaient été sérieusement déblayés pour permettre d'opérer rapidement le sauvetage des victimes.

Les autorités militaires se navaient sur le champ. Le général Schofield a envoyé deux régiments de cavalerie de Fort Meyer et le ministre de la marine a ordonné aux médecins de marine de mettre leurs services à la disposition des blessés. Il a ordonné aussi l'ouverture de l'hôpital de marine. Dans toute la ville on voyait passer des voitures emmenant quelque victime à l'un des hôpitaux.

Ceux qui se trouvaient dans le voisinage au moment de l'accident, ont trouvé dans une allée, sur le derrière de l'immeuble, là où était attaché le cheval de Booth, le corps d'un nègre qui fut assassiné, le corps d'un nègre.

On l'avait vu quelques instants avant à une fenêtre du troisième étage. On lui avait dit de ne pas rester, mais malgré ce conseil il s'est précipité par la fenêtre et tombant sur une marquise, il a rebondi sur le pavé de l'allée et s'est tué sur le coup.

La tête s'est fendue et les pavés étaient couverts de sang et de débris, de matière cérébrale sur une distance de plusieurs yardes.

Le corps de ce malheureux a été accompli par un nègre de 19 à 20 ans du nom de Basile Lackwood, qui aussitôt que la poussière de plâtre lui a permis d'y voir clair, s'est rendu compte du danger que couraient ceux qui se trouvaient sous les débris et derrière auxquelles ils s'étaient accrochés. Il s'est saisi d'un poteau de télégraphe à la hauteur du 3me étage et y a attaché l'extrémité d'une échelle, appuyant l'extrémité opposée sur l'une des fenêtres.

Par ce moyen il a permis à une quinzaine de personnes de se sauver.

Aucun de ceux qui ont échappé à la mort ne peut dire quel est celui des étages qui a cédé le premier.

Tous n'ont entendu qu'un seul craquement, et aussitôt le bâtiment s'est trouvé rempli d'une poussière de chaux aveuglante. L'effondrement ne s'est produit que sur le devant de l'immeuble, une cloison ayant contenu la partie postérieure des planchers, et les employés qui se trouvaient sur le derrière ont été sauvés.

Ceux dont les bureaux étaient à la limite ont réussi à se sauver, mais leurs bureaux ont été précipités. D'autres qui traversaient les appartements se sont arrêtés net en entendant le craquement et se sont trouvés juste au bord de l'abîme. Après le craquement, ceux qui avaient été épargnés, ont entendu les cris de terreur et de douleur de leurs camarades. Tremblant de tous leurs membres, la pâleur de la mort sur leur visage, ils ont gagné au lieu de sûreté.

Quelques minutes après l'accident, les mères, femmes et sœurs des employés ont commencé à arriver. En un instant, plus de 100 personnes étaient à l'œuvre pour dégager les blessés et les morts.

Les premiers retirés ont été transportés au Emergency Hospital.

A 10 h. 30 ils étaient trop nombreux pour que les médecins puissent en prendre soin. Ceux qui étaient le plus grièvement atteints, ont été soignés les premiers, tandis que les autres, étendus sur les civières, autour des médecins qui soignaient leurs compagnons d'infortune les suppliaient de panser leurs blessures.

Devant l'Hôpital, la foule n'a pas cessé de devenir très compacte.

On y voyait surtout des mères, des épouses et des parents des blessés, pleurant, criant et demandant des nouvelles des leurs.

Les voitures se succédaient à chaque instant, apportant des victimes aveuglées par la chaux, les membres cassés et le corps meurtri.

Bientôt, les internes ont été aidés des jeunes gradués de la ville qui ont pansé les blessés, et ceux-ci ont été envoyés aux étages supérieurs, où ils ont été étendus sur des matelas.

C'est avec la plus grande difficulté que les agents ont maintenu hors de l'hôpital les parents des blessés dont ils entendaient les cris de douleurs.

Prêtres et ministres sont bientôt arrivés à l'hôpital et ont admis immédiatement ils se sont rendus au chevet des blessés auxquels ils ont offert leurs consolations.

Trois personnes sont arrivées dans un tel état à l'hôpital, qu'elles ont été déposées immédiatement à la Morgue où elles n'ont pas tardé à expirer.

Deux étaient horriblement mutilées, mais sur le corps de la troisième on n'apercevait aucune blessure, elle avait été atteinte intérieurement.

A tous les autres hôpitaux, les scènes étaient les mêmes, ainsi que dans toutes les pharmacies d'un voisinage. Pendant ce temps, le sauvetage continuait toujours.

A 11 h. 30, les troupes sont arrivées des casernes Washington, et les soldats ont reçu l'ordre de contenir la foule et de garder les documents.

Les employés qui n'avaient échappé à la mort, se sont mis immédiatement à les transporter en lieu sûr. Ils sont indispensables au gouvernement pour le service des pensions et ne peuvent pas être remplacés.

Pendant les deux premières heures, on a retiré sans cesse des cadavres ou des blessés.

Aux yeux de la foule, les malheureux estropiés, sanglants, couverts de plâtre, avaient l'air d'autant de cadavres.

Un blessé dont la face était couverte de sang et qui paraissait mort, a soudain levé la tête dans l'ambulance pour avaler un verre de whisky.

La foule a applaudi et à partir de ce moment chaque sauvetage a été accompagné d'une démonstration semblable. Tous les tombereaux et les ouvriers qu'il a été possible de trouver ont été mis en réquisition pour déblayer. Plâtras, briques, documents et débris de meubles ont été chargés sur les tombereaux et entassés dans la voisinage. Les sauveteurs n'étaient pas si pleins d'ardeur, car les planchers qui restaient suspendus au-dessus de leurs têtes se penchaient d'une façon menaçante. Les travaux ont avancé très rapidement.

En apprenant l'accident, les membres du clergé sont arrivés en masse sur le lieu de la catastrophe, et sans se soucier du danger qu'ils couraient, ils ont pénétré dans la bâtisse, et au milieu des débris ont administré les derniers sacrements aux mourants. Les ministres de toutes les religions étaient présents.

Au 3me étage, une douzaine d'employés qui s'étaient réfugiés dans une encoignure, se sont laissé glisser dans la rue le long d'un tuyau pour l'extinction des incendies.

Le premier descendu, M. B. Baer, a dit : J'étais à mon bureau lorsque j'ai entendu un grand grand fracas. Il n'y a pas eu de secousse ni de tremblement faisant prévoir la catastrophe.

Il n'y a eu qu'un grand fracas au milieu duquel tables et bureaux ont disparu dans un nuage de poussière blanche. Je me suis précipité vers une fenêtre du derrière et ai appelé mes camarades. Ceux qui se trouvaient près de moi m'ont suivi. Nous étions sauvés, mais sans aucun moyen de descendre. Le plancher venait de s'effondrer et le bâtiment vibrait encore de la secousse.

Nous ne savions pas si d'un moment à l'autre ce qui restait des planchers n'allait pas céder, et tremblants, nous n'osions pas bouger, lorsque j'ai songé à un tuyau de pompe qui se trouvait près de nous et que nous avons dévoulé. Lorsque l'extrémité inférieure a touché le sol, chacun de nous s'est laissé glisser jusqu'à terre. Nous étions sauvés."

Cinq minutes plus tard, J. R. Imbre le chef du Bureau des Pensions, a été entraîné avec les autres. Il avait deux bureaux, l'un sur le devant, l'autre à l'arrière. Il venait de quitter l'un pour aller à l'autre lorsque le craquement s'est fait entendre.

J. N. Nevins, du Texas, dont le bureau a été entraîné, était allé au troisième étage et allait retourner à son bureau lorsqu'il a été emporté. Une minute plus tard, il est été au nombre des victimes.

S. L. Baker n'a eu qu'une blessure à la tête. Il était au troisième étage et s'est retrouvé dans la cave.

Il a été enterré sous les débris et couvert de plâtre et de débris de meubles.

Il s'est dégagé de son mieux et est sorti par une des fenêtres.

Il est resté une demi-heure sans connaissance et il se demande comment il a échappé à la mort.

Son pantalon est en lambeaux.

M. S. D. Lincoln, qui occupe un appartement dans le Atlantic building qui fait face à la partie postérieure du vieux théâtre, dit qu'il était assis à son bureau au moment où les planchers se sont effondrés. Il a entendu comme un bruit de briques que l'on décharge et regardant par la fenêtre il a vu un nuage de poussière blanche sortir de la bâtisse.

Aussitôt des têtes ont apparu à toutes les fenêtres et de tous côtés venaient des appels désespérés.

Les pompiers sont arrivés aussi promptement et cependant il semblait qu'ils eussent mis un quart d'heure à répondre à l'alarme.

En moins d'une heure, 25 personnes avaient été retirées des débris, et à chaque minute, on apportait une nouvelle victime étendue sur un brancard.

Les ambulances de la police et de l'armée, les voitures publiques et véhicules de toutes sortes ont été mises en réquisition pour transporter les morts et les blessé auxquels tous les hôpitaux de la ville étaient ouverts. Les commissaires du District de Colombie ont pris possession de l'immeuble et du voisinage et ont prêté leur concours aux sauveteurs. Le gén. Schofield a été envoyé sur les lieux pour s'assurer s'il était nécessaire d'envoyer des troupes.

Par suite de l'excellent service de la police, les sauveteurs n'ont pas été gênés par la foule et en assez peu de temps les débris avaient été sérieusement déblayés pour permettre d'opérer rapidement le sauvetage des victimes.

Les autorités militaires se navaient sur le champ. Le général Schofield a envoyé deux régiments de cavalerie de Fort Meyer et le ministre de la marine a ordonné aux médecins de marine de mettre leurs services à la disposition des blessés. Il a ordonné aussi l'ouverture de l'hôpital de marine. Dans toute la ville on voyait passer des voitures emmenant quelque victime à l'un des hôpitaux.

Ceux qui se trouvaient dans le voisinage au moment de l'accident, ont trouvé dans une allée, sur le derrière de l'immeuble, là où était attaché le cheval de Booth, le corps d'un nègre qui fut assassiné, le corps d'un nègre.

On l'avait vu quelques instants avant à une fenêtre du troisième étage. On lui avait dit de ne pas rester, mais malgré ce conseil il s'est précipité par la fenêtre et tombant sur une marquise, il a rebondi sur le pavé de l'allée et s'est tué sur le coup.

La tête s'est fendue et les pavés étaient couverts de sang et de débris, de matière cérébrale sur une distance de plusieurs yardes.

Le corps de ce malheureux a été accompli par un nègre de 19 à 20 ans du nom de Basile Lackwood, qui aussitôt que la poussière de plâtre lui a permis d'y voir clair, s'est rendu compte du danger que couraient ceux qui se trouvaient sous les débris et derrière auxquelles ils s'étaient accrochés. Il s'est saisi d'un poteau de télégraphe à la hauteur du 3me étage et y a attaché l'extrémité d'une échelle, appuyant l'extrémité opposée sur l'une des fenêtres.

Par ce moyen il a permis à une quinzaine de personnes de se sauver.

Aucun de ceux qui ont échappé à la mort ne peut dire quel est celui des étages qui a cédé le premier.

Tous n'ont entendu qu'un seul craquement, et aussitôt le bâtiment s'est trouvé rempli d'une poussière de chaux aveuglante. L'effondrement ne s'est produit que sur le devant de l'immeuble, une cloison ayant contenu la partie postérieure des planchers, et les employés qui se trouvaient sur le derrière ont été sauvés.

Ceux dont les bureaux étaient à la limite ont réussi à se sauver, mais leurs bureaux ont été précipités. D'autres qui traversaient les appartements se sont arrêtés net en entendant le craquement et se sont trouvés juste au bord de l'abîme. Après le craquement, ceux qui avaient été épargnés, ont entendu les cris de terreur et de douleur de leurs camarades. Tremblant de tous leurs membres, la pâleur de la mort sur leur visage, ils ont gagné au lieu de sûreté.

Quelques minutes après l'accident, les mères, femmes et sœurs des employés ont commencé à arriver. En un instant, plus de 100 personnes étaient à l'œuvre pour dégager les blessés et les morts.

Les premiers retirés ont été transportés au Emergency Hospital.

A 10 h. 30 ils étaient trop nombreux pour que les médecins puissent en prendre soin. Ceux qui étaient le plus grièvement atteints, ont été soignés les premiers, tandis que les autres, étendus sur les civières, autour des médecins qui soignaient leurs compagnons d'infortune les suppliaient de panser leurs blessures.

Devant l'Hôpital, la foule n'a pas cessé de devenir très compacte.

On y voyait surtout des mères, des épouses et des parents des blessés, pleurant